# Théâtre Français de la République. *Le Misanthrope*.

Le théâtre d'Athènes avait aussi son Misanthrope, connu sous le nom de *Timon*; c'était un dissipateur qui s'était ruiné en festins, en prodigalités, et qui, dans sa détresse, avait éprouvé de la part de ses amis la plus noire ingratitude : il y a beaucoup de philosophes qui se tuent en pareil cas : Timon vécut pour avoir le plaisir de maudire le genre humain, et peut-être dans l'espérance de lui survivre ; retiré dans les bois, comme une bête féroce, il n'y formait que des vœux homicides ; il invoquait tous les fléaux : le seul objet capable de le dérider, était le jeune Alcibiade, non qu'il fut sensible à ses grâces, mais parce qu'il voyait dans cet ambitieux la ruine de son pays.

Tel était le Misanthrope grec, espèce d'enragé, plus odieux que plaisant : le Misanthrope français est au contraire un original très comique, qui ne veut pas que les homes soient ce qu'ils ont toujours été, et qu'ils seront toujours : c'est un fou qui veut arrêter le cours des choses humaines, et redresser les torts de la société. Ses boutades sont amusantes comme celles de Don Quichotte, parce qu'il est de bonne foi : nous avons vu depuis des frondeurs qui n'étaient pas des misanthropes, mais des fripons ; et ceux-là, quoique très ridicules, ne nous ont pas apprêté de quoi rire.

Un de ces clabaudeurs de mauvaise foi, s'avisa quelque temps avant le règne de l'anarchie, de trouver à redire, même au *Misanthrope* de Molière ; c'était assurément être difficile ; nos lois et nos mœurs ne pouvaient pas beaucoup plaire à celui qui voulait réformer le chef-d’œuvre le plus excellent des comiques anciens et modernes ; dans une comédie intitulée *Philinte*, il introduisit une autre espèce de fou, qui se charge de mauvaises affaires du premier venu, et prend fait et cause pour tous les inconnus qui lui paraissent opprimés : ce n'est plus alors un misanthrope, mais un homme dans qui l'amour de l'humanité dégénère en folie : il y a d'honnêtes gens qui sont emportés et atrabilaires comme l'Alceste de Molière : il n'y a point de héros extravagant comme l'Alceste de Fabre d'Egantine : c'est un être chimérique, aussi difficile à réaliser que la constitution décemvirale de 93 : nos modernes anarchistes ont réformé l'ancienne littérature à peu près aussi heureusement que l'ancienne politique.

Le but du *Misanthrope* de Molière est la tolérance sociale : il ne faut pas la confondre avec la tolérance philosophique, dont le principal effet est de dépouiller les institutions religieuses de leur caractère divin, et de les ranger dans la classe des règlements de police : la tolérance sociale consiste à supporter les vices et les erreurs comme des intempéries morales inhérentes à la nature humaine ; cette tolérance est peut-être ce qu’il y a de plus essentiel au repos des sociétés ; mais elle est très nuisible à tous les charlatans, intrigants et déclamateurs, qui vivent de troubles, de nouveautés et de réformes.

Tacite observe que, même sous les empereurs les plus cruels, il y avait des sages qui gardaient un si juste milieu, qu’ils conservaient l’estime des gens de bien, sans s’attirer la haine du tyran ; leur vertu n’était ni insolente ni indiscrète ; ils savaient s’accommoder au temps sans trahir leurs principes ; d’autres, au contraire, avaient plus de bile que de patriotisme ; ils cherchaient la renommée, et des dangers illustres, beaucoup plus que le bien public : leur austérité républicaine, leur chagrin hors de saison, leur morgue philosophique, avaient pour objet d’insulter le prince et non de servir l’état : ils étalaient le costume de Brutus et des Caton, quand depuis longtemps la mode en était passée ; les premiers étaient des Philintes, les seconds des misanthropes.

L’ouverture de cette pièce est admirable ; dès les premiers mots, le théâtre est en feu ; les deux principaux caractères sont en action : le Misanthrope accable son ami des plus sanglantes injures ; et pourquoi ? Parce que cet ami, suivant l’usage de la société, salue et embrasse des gens qu’il connaît à peine. Nous avons vu depuis des philosophes aussi déraisonnables déclamer sérieusement contre les civilités un peu fortes qu’on mettait au bas des lettres ; comme si une vaine formule, et des expressions dont le sens ne peut tromper personne, étaient dignes d’un si grand courroux : la politesse est essentiellement un mensonge, et le grand art consiste à lui donner l’air de la vérité : la société n’est fondée que sur d’agréables apparences, sur de douces impostures, qui deviennent innocentes, puisqu’elles ne font point de dupes. La sincérité, la franchise qu’exige le Misanthrope constituerait nécessairement tous les cercles en état de guerre civile ; les hommes, voulant se réunir pour s’amuser, ont dû prendre, les uns à l’égard des autres, le ton et les manières de la bienveillance ; ils ont dû faire au plaisir commun et habituel de se voir, le sacrifice momentané de leurs passions et de leurs vices : c’est rendre à la vertu le plus bel hommage, que de convenir qu’on ne peut plaire qu’en offrant son image.

Au reste, nous nous rapprochons singulièrement aujourd’hui de la droiture du Misanthrope ; on commence à ne plus tant se gêner pour se plaire ; on cherche beaucoup moins à déguiser l’indifférence et le mépris qu’on a les uns pour les autres : on regarde comme de faux frais la mise de soins, d’attention et d’égards, que la politesse exige de ceux qui veulent contribuer à l’agrément général ; et l’on sait que les entrepreneurs, les spéculateurs, les négociants évitent surtout les faux frais : l’égoïsme confond la grossièreté avec la liberté : ce sont encore là des emprunts que nous avons faits aux Anglais. La vertu est si peu en faveur, qu’on ne prend pas la peine de se parer de ses livrées pour se rendre aimable ; pourvu qu’on donne bonne opinion de ses richesses, on s’embarrasse peu de celle qu’on peut donner de son caractère et de son mérite personnel : peut-être se persuade-t-on que l’impertinence, la dureté, l’orgueil et le dédain, sont le bon ton d’un homme riche, indépendant de tout, et supérieur même aux bienséances : quoi qu’il en soit, on remarque un grand refroidissement dans notre politesse nationale. Quelques anglomanes, à force de nous vanter la simplicité de leur peuple favori, nous en ont communiqué la rudesse ; ils nous ont fait rougir de nos grâces, comme d’un péché contre la raison ; c’est par philosophie que nous avons échangé nos cercles brillants contre les tavernes britanniques, et converti notre société en tabagie.

Fleury s'est enfin décidé à jouer le Misanthrope ; mais il est en mauvaise compagnie, et la plupart des autres acteurs le secondent mal : son ton est ferme ; il ne manque ni d'intelligence, ni de noblesse ; il aurait plus de simplicité et de franchise, s'il ne sacrifiait pas trop à l'amour des applaudissements : son physique n'a pas assez de consistance pour le rôle, et sa chaleur quelquefois paraît factice ; mais il faut moins songer reprendre en lui quelques défaut que l'art n'a pu corriger, qu'à lui rendre grâces de ce qu'il veut bien partager ses talents entre Molière et Marivaux ou ses imitateurs.

Mlle Mézerai est assez jolie, assez aimable pour bien jouer le personnage de coquette ; mais elle n'est pas assez habile, assez profonde comédien pour bien rendre, dans toutes ses parties, la coquette du *Misanthrope*: il n'y a qu'une coquette du premier ordre, et consommée dans son art, qui ait pu subjuguer un bourru, un sauvage tel qu'Alceste : la conquête des petits-maîtres n'était pas si difficile : Mlle Mézerai est donc une assez bonne coquette pour les deux marquis ; mais elle n'est pas au niveau du *Misanthrope*:

Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé

Pour ne pas faire une mauvaise caricature de cette prude, qui a des prétentions sur Alceste, il faudrait que ce fût au moins Mlle Desrosiers qui jouât Arsinoé : la perfection et le rare bonheur, serait que ce rôle fût joué par Mlle Contat ; il n'y a plus de modèle ni de tradition pour les marquis de la cour de Louis xiv ; j'insiste toujours pour qu'ils soient joués, tant bien que mal, par les chefs de l'emploi des jeunes premiers.